

Julie Bertolucci
Sur le mythe perchée

Anne-Christine Loranger

Number 273, July–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2011). Review of [Julie Bertolucci : sur le mythe perchée].
Séquences, (273), 36–37.



Julie Bertolucci

Sur le mythe perchée

La liste des longs-métrages de fiction de Julie Bertolucci est réduite, mais impressionnante. Autant avec **Depuis qu'Otar est parti** (Grand Prix de la Semaine de la Critique, Cannes 2003) qu'avec **L'Arbre** (film de clôture, Cannes 2010), la réalisatrice française fait vibrer la corde mythique de ses spectateurs avec des films porteurs de thèmes universels, portraits de femmes fragiles et combatives.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Le premier refuge des humains sur Terre fut un arbre. Retour aux origines, à la puissance de vie qui offrait la sécurité de ses branches, la saveur de ses fruits. Depuis l'aube des temps les êtres humains ont vénéré les arbres, depuis Yggdrasil, le frêne soutenant les neuf mondes des traditions nordiques jusqu'à l'Arbre de vie de la Kabbale en passant par le sycamore sacré des Égyptiens et le chêne des traditions druidiques.

Simone, petite Australienne de huit ans, retrouve le réflexe ancestral. Ayant soudainement perdu son père, elle trouve une consolation et un refuge dans l'immense figuier qui surplombe la maison où elle habite avec sa mère, Dawn, et ses trois frères, Tim, Lou et Charlie. Simone est convaincue que l'arbre abrite l'âme de son père défunt. Elle lui parle, l'écoute, lui répond. S'étant confiée à sa mère dévastée par le drame, Simone la gagne, ainsi que Lou, au secret de l'arbre, lequel devient la source de réconfort et le lieu d'épanchement de la famille. Mais, tel un dieu grec, l'arbre se révèle imprévisible : refuge psychologique d'un côté, il étend de l'autre ses racines, ses branches et sa faune qui menacent la demeure familiale. Pressée de faire couper l'arbre par ses voisins et par George, son nouvel amant, Dawn refuse de se défaire du refuge de sa fille.

Si le sujet de **L'Arbre** semble simple, les apparences sont trompeuses. Vie et mort, conflit de l'homme vis-à-vis de la

nature, résilience et mysticisme, la réalisatrice détentrice d'une maîtrise en philosophie s'attaque à des thèmes porteurs. Abordé avec finesse, et porté par une direction d'acteurs impeccable, le chant de **L'Arbre** fait résonner la fibre dont tout humain est issu, celle du lien familial.

Abordé avec finesse, et porté par une direction d'acteurs impeccable, le chant de L'Arbre fait résonner la fibre dont tout humain est issu, celle du lien familial.

Ces mêmes thèmes se trouvaient déjà dans **Depuis qu'Otar est parti**, récipiendaire d'une cascade de prix internationaux. Otar, médecin issu d'une famille géorgienne francophile, est parti faire fortune à Paris. Pour sa mère, Eka, sa sœur Marina et sa nièce Ada, restées à Tbilissi, le temps s'est alors arrêté. N'ayant trouvé qu'un travail au noir sur les chantiers, il téléphone et il écrit des lettres en français, envoie de l'argent et des nouvelles de ce Paris qui fait rêver. Entre deux lectures à haute voix de Proust, Ada lit les lettres à sa grand-mère, laquelle ne vit plus que pour elles. Lorsque le fils prodigue meurt lors d'un accident, sa sœur Marina, incapable d'annoncer la nouvelle à sa mère cardiaque, choisit de faire poursuivre la correspondance par Ada.





Les deux films offrent une perspective raffinée des mécanismes de survie de femmes fragiles et combatives, confrontées à l'absence d'un homme profondément aimé (rappelons que Julie Bertucelli est veuve du directeur photo Christophe Pollock, mort pendant l'écriture de *L'Arbre*). De même qu'Eka comble le vide laissé par l'absence de son fils en l'idéalisant, Dawn et Simone trouvent refuge dans l'arbre, devenu lieu de passage entre la vie et la mort.

Volontairement ou non, les héroïnes de Julie Bertucelli font face au dépouillement et au lâcher-prise pour aller de l'avant.

On est frappé au sein des deux œuvres par la puissance des liens entre Dawn et Simone ainsi qu'entre Eka, Ada et sa mère, lesquels excluent dans une certaine mesure le monde masculin. Ces liens, qui n'empêchent pas les filles de voir clair dans le jeu de leurs mères et de s'élever contre leurs choix, donnent lieu à des moments d'intimité quotidienne filmés avec une touchante beauté.

« Le deuil est comparable à l'exil », affirme Julie Bertucelli. Ce thème de la souffrance qui isole du reste du monde, maintenant l'endeuillé sur un pont entre deux rives, est brillamment exploré au sein des deux œuvres par une caméra qui nous fait plonger avec *Otar*, dans le cœur déjanté et

chaotique du quotidien géorgien (coupures d'eau, d'électricité, vente des trésors familiaux) et, avec *L'Arbre*, dans des décors où les personnages semblent toujours coincés dans un enchevêtrement de branches, de racines ou d'objets.

On retrouve au sein de l'œuvre de Julie Bertucelli des thèmes chers à Kieslowski, avec lequel elle a travaillé comme assistante à la réalisation pour *Bleu*, autre film portant sur le deuil. Si le christianisme cher à Kieslowski résonne en filigrane (on pense entre autres à ce clou planté dans l'arbre d'où coule une sève associée au sang), l'idée du sacrifice y est par contre remplacée chez Bertucelli par celle du choix. Autant la petite Simone que la vieille Eka devront abandonner le défunt et choisir les vivants. Autant Dawn qu'Ada devront quitter la sécurité du refuge pour l'aventure d'une nouvelle vie. Volontairement ou non, les héroïnes de Julie Bertucelli font face au dépouillement et au lâcher-prise pour aller de l'avant.

Dans un film comme dans l'autre, les personnages de Julie Bertucelli apparaissent en équilibre précaire, mais sans jamais tomber dans le pathos. Les familles géorgiennes et australiennes, filmées avec justesse, nous dévoilent des quotidiens plus vrais que vrai et de beaux personnages enracinés et complexes. « Bof! Tu sais, les familles heureuses sont ennuyeuses », affirme Tim en réponse aux angoisses de sa mère. Si le mythe est au rendez-vous dans les films de Julie Bertucelli, on y retrouve le gros bon sens aussi. Celui de la survie. 